Caillois, Paulhan et le « Collège de sociologie » ou le Creux, le Terne et le Sphinx

Sanda GOLOPENȚIA

Le 21 juillet 1951, Jean Paulhan remercie Roger Caillois de l'envoi des *Quatre Essais de sociologie contemporaine* et remonte vertigineusement, dans une parenthèse bilan plutôt inaccoûtumée, vers le tout début de leur relation épistolaire:

> C'est très passionnant vos essais sur la guerre. Merci. Savez-vous que j'ai toujours près de moi le *Procès intellectuel*, somme toute, vous avez très bien tenu le coup. Lui aussi (*Corresp*. 1991: 191).

C'est, en effet, seize ans auparavant, le 16 octobre 1935, que Roger Caillois avait envoyé à Paulhan le volume *Procès intellectuel de l'art*, accompagné d'une lettre, la deuxième de leur correspondance, qui disait:

> Je vous adresse ci-joint un double exemplaire de mon essai sur la fonction intellectuelle de l'art. Je serais heureux que vous puissiez en faire un compte-rendu dans la NRF (*Corresp.* 1991: 28)

Le *Procès intellectuel de l'art* avait officialisé une rupture avec le surréalisme qui était déjà visible en 1934 et ouvert la voie, dans un alignement initial au moins en partie négatif (car Paulhan lui-même avait eu un conflit retentissant avec André Breton) à la collaboration régulière de Caillois à la *NRF* [1]. Les *Quatre Essais de sociologie contemporaine* venaient clore une étape de réflexion commune que le Collège de sociologie avait ouverte en 1937 et que la guerre et les six années argentiniennes de Caillois avaient passablement compliquée et tensionnée pour les deux correspondants.

Plutôt que de limiter l'analyse de l'épisode du Collège de sociologie à l'examen des lettres qui s'y réfèrent directement, il me semble donc que la correspondance Caillois–Paulhan nous donne la possibilité d'en retracer les préambules (lorsque, à partir de la fascination obscure pour « La mante religieuse » qu'il ressent et affirme sans la détailler, Paulhan multiplie les liens de collaboration qui l'unissent déjà à Caillois en lui demandant de faire partie du comité directeur de la revue *Mesures* et d'y assurer une chronique) et la très ample coda (lorsque, suite aux années d'éloignement argentinien de Caillois, Paulhan persiste dans une réserve ambigüe jusqu'à la lettre du 21 juillet 1951 que j'évoquais plus haut). Désormais heureusement clos, l'épisode du Collège de sociologie n'interviendra plus, par la suite, dans les lettres et les vies des deux correspondants.

[1] En effet, le 12 novembre 1935 la proposition en était faite par Paulhan.

„Philologica Jassyensia", An IV, Nr. 1, 2008, p. 111-128

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

Si nous redonnons à l'ensemble des lettres ayant trait au Collège la forme dialogique profonde que nous semble avoir prise l'interaction épistolaire Caillois – Paulhan, les principaux « coups » du jeu qui nous occupe semblent avoir été les suivants:

Prologue

1. Paulhan - Caillois: « La mante religieuse », *oui;*
2. Paulhan - Caillois: *Mesures* (*?*)

Le Collège de Sociologie

3. Paulhan - Caillois: «Vent d'hiver », *oui - non - oui;*
4. Paulhan - Caillois: Front Populaire (*?*), *NRF* (*?*);
5. Paulhan - Caillois: « Le pouvoir des mots »;
6. Paulhan - Caillois: Collège écrit, Collège parlé;

Les Collèges de Sociologie

7. Caillois - Paulhan: *Sur? Nación?*

Codas

8. Caillois - Paulhan: *France libre?*
9. Caillois - Paulhan: littérature et patrie;
10. Paulhan - Caillois: *Quatre Essais*, *oui - OUI.*

L'examen, même rapide, du schéma ci-dessus montre clairement que, dans les épisodes *Prologue* et *Le Collège de sociologie*, c'est Paulhan qui a été régulièrement l'initiateur. Par contre, dans les épisodes que nous avons intitulé *Les Collèges de sociologie* et *Codas*, l'initiative revient à Caillois, mis à part le moment final des *Quatre Essais*.

Dans le cadre du *Prologue*, l'acquiescement à la *Mante* conduit vers l'invitation à penser ensemble *Mesures*. Les deux moments sont clairement articulés dans un crescendo dialogique et intellectuel. Le moment « Mante » se compose de sept lettres, écrites entre le 8 février et le 27 mars 1937, dont trois par Caillois (8 février, 13 mars et [avril]) et quatre par Paulhan (29 mars, 12 et 21 avril, 27 mai). Les lettres de Caillois sont purement techniques, concernant de près les épreuves du texte. Les lettres de Paulhan marquent un crescendo, à partir de celle du 29 mars, où il note à l'improviste, après avoir parlé de choses et d'autres : « C'est vraiment (*la mante*) très beau, très *accompli : le début* de quelque chose » (*Correspondance*, p. 41), en passant par des références constantes au texte et aux épreuves dans celles du 12 et 21 avril, pour culminer par la proposition contenue dans le billet du 27 mai : « Mais pourquoi ne pas joindre les *Démons de M*[idi] à la *Mante*, etc. pour faire un livre de la collection blanche? » (*Correspondance*, p. 47). Le moment *Mesures* se compose de six lettres, écrites entre le 29 juillet et le 15 septembre 1937, dont quatre sont dues à Caillois (29 juillet, 10 août, 1 et 15 septembre) et deux à Paulhan (3 et 23 août). Caillois répond à la proposition « d'entrer au comité de *Mesures* » et d'y publier une chronique régulière que Paulhan lui a faite ou bien oralement, ou bien

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

dans une lettre qui ne nous est pas parvenue. Pour devenir « vivante » et se libérer du carcan que lui impose le souvenir de *Commerce*, *Mesures* devrait dépasser une phase que le jeune correspondant définit par « trop de poésie et pas assez de doctrine » (lettre du 29 juillet, *Corresp*. 1991: 49). Pour ce faire, Caillois propose à Paulhan d'y acclimatiser « la phénoménologie générale de l'imagination » (branchée sur l'introspection et la confession) qu'il avait préconisée pour *Inquisitions* et d'adopter « une allure un peu plus *clinique*[2] que d'habitude » (*Corresp*. 1991: 49). Paulhan formule son accord et précise ses réserves. Il invite Caillois à prolonger l'oeuvre d'*Inquisitions* dans *Mesures* et dans la *NRF*, en la maintenant cependant « aussi pure qu'il serait possible [...] de soucis politiques » (3 août, *Corresp*. 1991: 51). L'accord de Caillois est net et prompt : « Je suis tout à fait de votre avis pour la politique : j'ai justement préféré, comme vous savez, faire cesser *Inquisitions* à l'y laisser entrer » (10 août, *Corresp*. 1991: 52).

Ce que les deux moments du *Prologue* nous aident à surprendre c'est, ainsi, la prudente constitution d'une alliance intellectuelle dont le liant obscur est représenté par le fait que Paulhan souscrit à « l'angoisse virile » implicite dans la « Mante » et la composante explicite correspond à la décision de donner ses chances à la froide «morale de l'intelligence » prônée par le jeune et déjà lapidaire Caillois.

Passons maintenant à l'épisode *Le Collège de sociologie*. Le moment 3 (« Vent d'hiver ») se compose de six lettres, dont cinq écrites par Paulhan ([début octobre], 28 octobre, 8 novembre 1937, [fin 1937 début 1938] et 16 janvier 1938) et une lettre écrite par Caillois le 5 novembre 1937. Une stratégie épistolaire existante déjà dans le *Prologue* se renforce et chez Paulhan et chez Caillois. Elle consiste en ceci que chacun des deux correspondants laisse sans réponse dans une ou plusieurs lettres successives les questions importantes soulevées par l'autre[3]. C'est le cas des lettres « vides » du 8 novembre 1937 et 11 janvier 1938 de Paulhan, des lettres du 1 septembre, [octobre] 1937, du 7 et 24 janvier 1938 ou [début 1938] de Caillois. Ces réactions silencieuses de part et d'autre scandent le temps de la réflexion et les péripéties de l'accord.

La première lettre du moment 3 ci-dessus concerne l'exposé « Vent d'hiver » que Caillois avait fait en mars 1937 au Grand Véfour et que la *NRF* publiera en juillet 1938. La lettre est écrite par Paulhan et marque d'emblée un double mouvement d'attirance et de rejet. Attirance, car, même si parfois « fort méprisable », la figure du réfractaire n'est pas pour déplaire à Paulhan. De plus et surtout, la dialectique du renversement pratiqué par le jeune doctrinaire semble de nature à renforcer une connivence intellectuelle que Paulhan aura très tôt pressentie. Rejet, car le réfractaire, tout comme le terroriste surréaliste que Paulhan avait pris à partie récemment dans *Les fleurs de Tarbes*, insiste démesurément sur un premier stade – négatif –, alors qu'il lui faudrait accepter de se muer en réfractaire ou terroriste « accompli », assumant les risques du pouvoir et tentant sa chance positive constructive ou, pour changer de métaphore, accepter de passer des escarmouches à la bataille rangée. Paulhan semblait déjà faire allusion à ce clivage dans une lettre du

[2] L'adjectif reviendra souvent chez Caillois.

[3] Ceci évoque les réponses « décalées » des conversations habituelles (que M. Duras met en position clef dans *Moderato cantabile, La Musica Deuxième, Emily L.* etc.).

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

28 octobre 1935, lorsqu'il reprochait à Caillois « d'écarter » plutôt que « de découvrir ». Dans une alternance de la critique et de la louange que, plus qu'à la malice, je rapporterais dans ce cas à son implication secrètement passionnée, Paulhan, qui avait clos sa lettre sur un « La fin est très forte », reviendra sur ses compliments par un mot rapide et plutôt brusque, sinon blessant, que je cite:

> Cher ami,/ Ce qui me gêne, évidemment, dans le *Vent d'hiver*, c'est cette bravade à vide, ces appels du pied, ce défi, ce « vous allez voir! » et l'on ne voit rien, ce « tenez-vous bien! » et si l'on se tenait mal, ça reviendrait au même. Mais évidemment, il s'agit de faire désirer l'article qui suivra et alors c'est d'un art (je ne voudrais pas vous fâcher) consommé. Au fond, je l'aime extrêmement. Votre ami/ J.P. (28 octobre 1937, *Corresp*. 1991: 57).

La réponse de Caillois est habile autant qu'inattendue. Elle débute par une page et demie consacrée au roman *Silence* de Rouveyre, à Corneille et aux « relations abstraites créées par l'amour entre les êtres » (*Corresp*. 1991: 58); renchérit sur la similitude formelle établie par Paulhan entre le « Vent d'hiver » et les *Fleurs de Tarbes* (« c'est la même dialectique appliquée par vous au langage, par moi à l'existence sociale, les deux perçus en tant que formes d'oppression dans leur continuité imposée », *Corresp*. 1991: 59); et accepte, dans un mouvement de surenchère cynique, les critiques de Paulhan: « Vous trouvez creuse ma définition du réfractaire, mieux, elle est absente » (*Corresp*. 1991: 59) ou, plus longuement :

> [...] vous dites que mon texte est une bravade à vide, un bluff impuissant. C'est juste, il est volontairement tel. J'ai seulement pris soin que cela ne soit jamais littéral, qu'il n'y ait aucune phrase où je ne puisse chicaner. Je crois être couvert pour la lettre du texte. Pour le fond, c'est tout le contraire, car n'ayant pas la force, je devais jouer le prestige, c'est-à-dire miser sur le mimétisme. Alors, moi qui déteste les phrases, j'ai essayé d'en faire, dans la pensée qu'il se trouverait peut-être des gens qui seraient gagnés par l'atmosphère et feraient nombre, rendant cette atmosphère effective. Ainsi les vaines foudres dont je menace ont chance de devenir moins vaines, si assez de monde est converti (et il n'en faut pas beaucoup au début). Et pour convertir, il faut feindre une certaine surface. Vous savez, je ne suis pas écrivain, il m'intéresse seulement d'avoir une action (*Corresp*. 1991: 60−61).

Caillois devance dans ce passage des analyses du pouvoir des mots qui ne seront rendues possibles que par les avancées conjuguées de J. L. Austin, E. Benveniste, John Searle, Oswald Ducrot et, pour les besoins de notre interprétation, d'Alain Berrendonner. C'est parce qu'il s'avance sans appui institutionnel, dans le vague hallo d'un groupe (association, club, groupuscule) non reconnu, que le jeune Caillois doit mimer la rhétorique du pouvoir charismatique. Mensonge de chef qui n'en est pas un, « Vent d'hiver » doit masquer le manque de pouvoir réel et jouer le pouvoir actionnel auquel le jeune Caillois aspire[4]. En mettant dans sa confidence –

[4] Jean-Pierre Duso écrit, à propos du même passage: « À Paulhan qui dénonce la 'bravade à vide' de l'article, Caillois indique que ce 'bluff impuissant' est tout à fait volontaire, qu'il s'agit par là de doter le texte d'une expression très *forte* compensant la faiblesse du fond. L'expression donne son 'prestige', sa 'surface' activement mimétique à la pensée trop débile. L'écriture se voue donc en toute connaissance de cause à la feinte, à la prestidigitation » (« Rhétorique de la surchauffe et rhétorique sévère: à la recherche du lieu commun », in (Jenny 1992 : 176). L'interprétation en termes d'*expression* forte (activement mimétique) compensant un fond faible (une pensée débile) nous semble inexacte. Ce

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

sans prétention de sincérité par rapport au texte, assumant les pleins risques de la sincérité dans sa lettre – un Paulhan qui, de toute façon, avait perçu le vide actionnel béant derrière le texte, Caillois confirme et déjoue les accusations de bluff de celui-ci tout en lui adressant un compliment implicite et complice. Paulhan ajournera sa réponse (« Je vous répondrai » insère-t-il dans sa lettre du 8 novembre 1937, *Corresp*. 1991: 61) et reviendra à la charge dans deux lettres, la première envoyée au début et la deuxième datant du 16 janvier 1938. L'écrivain est « un homme qui cherche à avoir une action par le moyen de l'écriture » (*Corresp*. 1991: 67) dit Paulhan pour l'essentiel dans sa première lettre. Opposer la littérature à l'action n'est pas possible à qui pense jusqu'au bout, et rejoint en fait, dans ce qu'elles ont de répréhensible, les évasions et dénégations des surréalistes aussi bien que celles de l'Action Française. La lettre du 16 janvier clora le dialogue sur ce thème. Le dédain du lieu commun (« et de ces autres règles ou genres littéraires », *Corresp*. 1991: 69) est en réalité « l'opinion commune, banale et lâche. (Malgré ce petit air aristocratique, dont elle se flatte d'abord) » (*Corresp*. 1991: 69). Les « luciférien s », Nietzsche, Stirner, les surréalistes refusent de se considérer écrivains « par lâcheté » plutôt que par courage (*Corresp*. 1991: 69).

Pour conclure, Paulhan résume l'essentiel de l'opposition (d'âge, de tempérament intellectuel, de positionnement face au pouvoir) entre lui et Caillois, entre « Vent d'hiver » et les *Fleurs de Tarbes*, de la manière suivante:

> Je crains que les *Fleurs de Tarbes* ne vous paraissent un peu **ternes** (trop de justifications) comme le *vent d'h.* me semble un peu **creux** (absence de centre: car enfin, être réfractaire ne suffit point [...] (*Corresp*. 1991: 55, [début octobre 1937]).

Comme dans les moments antérieurs (1. et 2.) le bilan général est cependant positif:

> Somme toute, l'*Aridité*, le *Vent d'hiver*, la chronique sur Corneille paraîtront ainsi dans un espace de deux à trois mois : le coup sera mieux frappé (10 janvier 1938, *Corresp*. 1991: 69).

Le moment 4 est un moment de consultations générales. Nous y rangeons six lettres, écrites entre [mars 1938] et le 10 avril 1938, dont trois sont dues à Paulhan ([mars], 31 mars et 2 mai 1938) et trois à Caillois (12 mars, 10 et 26 avril 1938). Paulhan s'adresse aux collaborateurs et lecteurs de la *NRF* et, en tant que tel, à Caillois, pour apprendre ce qu'il pense du fiasco du Front Populaire (mars 1938, lettre circulaire). Il aura une réponse rapide (le 12 mars) de la part de Caillois mais renoncera à publier l'ensemble des réactions[5]. L'enquête sur les critiques qu'on adressait à la *NRF* à l'époque ocasionne des remarques plus importantes de la part de son jeune collaborateur. Celui-ci se prononce non pas pour l'unité que donnerait à la *NRF* un « esprit de corps » difficile à assurer, vue la diversité des auteurs publiant dans la revue, ni même pour l'unification subtile du ton de l'appareil critique. Caillois écrit :

---

n'est pas par déficit de pensée, mais par manque de pouvoir en tant qu'énonciateur (car trop peu connu etc.) que le jeune Caillois doit « gonfler » son écriture, suggérer, avant de l'avoir, et au niveau du style l'ascendant auquel il aspire et qu'il veut « forcer ».

[5] Voir aussi la lettre du 12 mai 1938 de Caillois et celle du 14 mai 1938 de Paulhan.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

> Réunissez Claudel et Benda, Valéry et Fr. Jammes, Malraux et Jouhandeau, etc. Quelle autre unité en pourriez-vous sortir que la brillante anarchie, la préoccupation du style dans tous les domaines qui est à la *NRF* ce que le personnalisme est à *Esprit* et les mots d'ordre du P.C. à *Commune*? Il me semble parfois que la *NRF*, au-delà de la littérature, fait sien tout ce qu'il y a de vivace dans l'esprit. Ce peut être son enseigne (26 avril 1938, *Corresp*. 1991: 77).

Les moments 5 et 6 se chevauchent en partie. En fait, la discussion consacrée au « Pouvoir des mots » de Paulhan est lancée par Caillois dans sa lettre du 26 avril 1938 et close dans la lettre du 7 octobre de Paulhan. Entre temps, se seront succédées trois autres lettres de Paulhan (2 mai, 1 et 7 octobre 1938) ainsi que quatre autres lettres de Caillois (10 mai, 22 août, 19 septembre et 3 octobre 1938). Ce que Caillois met en doute, c'est la capacité d'observer sur soi-même le pouvoir de mots tels que *dialectique* (qui fait « tout avaler », lorsqu'il s'attache à un raisonnement) ou, tour à tour, *social-démocrate*, *fasciste*, voire *trotzkiste* (qui cristallisent, chacun, tous les reproches et mobilisent toutes les haines du moment) et, enfin, les mots néfastes *guerre* ou *dévaluation*.

Le moment 6 correspond aux manifestations écrites (publiées dans la *NRF*) et orales (conférences rue Gay-Lussac auxquelles Paulhan participe souvent) entre le 9 mai 1938 et le 21 juin 1939. Paulhan écrit quatorze lettres (9 et 14 mai, 21 juin, 5 et 9 août, 27 septembre, 10 et 23 octobre, 1 novembre 1938; 8 et 27 février, 14 mars, 8 et 21 juin 1939); Caillois lui en adresse sept (10 et 12 mai, [mai], 8 et 18 octobre, 13 novembre et [novembre] 1938). C'est Paulhan qui a l'initiative de publier dans la *NRF* un groupage d'articles (« L'apprenti sorcier » de Bataille, « Le sacré dans la vie quotidienne » de Leiris et « Vent d'hiver »). Son adhésion au Collège reste cependant sceptique, détachée, mitigée. Avec sa franchise un peu goguenarde, il écrit le 14 mai 1938 : « L'article de B. contient quelques pages admirables et, il me semble, plus d'un passage un peu vaseux. L'ensemble du C.S. sera quelque chose de très bien: plus fort et plus un que je ne l'espérais. Je crois à un grand succès. (D'aileurs, peu importe) ». (*Corresp*. 1991: 83). C'est toujours Paulhan qui propose à Caillois de parler du Collège de sociologie pendant le quart-d'heure *NRF* de Radio-37 (21 juin 1938, *Corresp*. 1991: 85), ou de « faire devant les étrangers boursiers d'étude (quelque 30 ou 40) une causerie sur les journaux et revues de Paris – et le C. de Sociologie » (23 octobre 1938, *Corresp*. 1991: 101). C'est Paulhan enfin qui parle de donner une conférence au Collège à partir du *Procès intellectuel de l'art* (« Je crois que je parlerai au C[ollège de] S[ociologie] d'un paragraphe du *Procès int. de l'art* [...] » (27 septembre 1938, *Corresp*. 1991: 92). L'intention ne sera pas réalisée; Paulhan parle cependant d'une conférence intitulée « Du langage sacré » dans une lettre du 23 octobre 1938 et en esquisse même le plan dans un mot datant du 27 février 1939 :

> 1. qu'il y a un langage sacré (proverbes) : différent, efficace, ambigu,
> 2. d'une expérience intérieure de ce langage : proverbes malgaches,
> 3. critique des observations communes du proverbe,
> 4 que le jeu du proverbe, par sa difficulté particulière, n'est saisissable que de biais : qu'il faut s'y mettre à plusieurs (rôle d'une société secrète), ou inventer – si on ne la possédait déjà – la notion du sacré (*Corresp*. 1991: 115).

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

La conférence sera donnée le 16 mai 1939 et publiée 43 ans plus tard, en 1982.

La *NRF* annonce, en plus, régulièrement, les activités du Collège de sociologie. Et cependant. La seule conférence non mentionnée dans la revue sera celle que donne au Collège Paulhan lui-même. La seule conférence du Collège que Paulhan commente dans ses lettres à Caillois datant de 1938-39 est celle de René M. Guastalla – « Naissance de la littérature »: « Stupéfait d'avoir eu à ce point raison pour Guastalla. Il a pourtant dit deux ou trois choses [...] » (lettre du 11 janvier 1939, *Corresp*. 1991: 113). Quant aux regrets qu'il formule dans sa lettre du 8 juin 1939, de ne pas avoir assisté à la conférence « La joie devant la mort »[6], quiconque a lu la correspondance Paulhan–Caillois se rend compte du fait qu'il était, pour le moins, poliment exagéré : « Impossible de venir mardi à Bataille. J'en ai été très ennuyé » (*Corresp*. 1991: 117).

Malade à l'époque, Caillois lui-même ne participe pas aux réunions du Collège. Trois de ses conférences – « Le pouvoir » (19 février 1938), « Fraternités, ordres, sociétés secrètes, églises » (19 mars 1938) et, en collaboration avec Bataille, « La sociologie sacrée du monde contemporain » (2 avril 1938) sont en fait présentées par Bataille selon les instructions de Caillois. Ce n'est qu'en 1939 que Caillois et Paulhan parlent également au Collège. Le premier donnera les conférences « Sociologie du bourreau » (21 février) et « Théorie de la fête » (2 mai) que la *NRF* publiera après son départ en Argentine, en décembre 1939 et janvier 1940. Paulhan présente « Le langage sacré » le 16 mai 1939. Cependant, mise à part la conférence de Paulhan, aucune des conférences de Caillois n'est commentée par Paulhan dans ses lettres à celui-ci.

Le Collège de sociologie aura offert, bien sûr, l'occasion des conversations sur ces thèmes. Il est clair que les lettres sont un complément au dialogue vécu que Paulhan et Caillois ont dû avoir, entre autres, dans la salles de la librairie rue Gay-Lussac ou au bureau de la *NRF*.

Le scepticisme de Paulhan, son désaccord de principe par rapport aux virulences aristocratiques du Collège se sera exprimé d'une façon plus forte, même si maintenue dans des limites quasi-ludiques et semblant prolonger la discussion sur le "pouvoir des mots". Le 5 août 1938, il écrit à Caillois, à propos des articles Bataille - Leiris - Caillois que la NRF avait publiés en juillet: « Autres réactions (étrangement régulières) au C[ollège de] S[ociologie]: Mais pourquoi la *nrf* devient-elle fasciste? (Je crois que c'est le ton du *Vent d'hiver*) » (*Corresp*. 1991: 87). Dans le post-scriptum de sa réponse, Caillois confesse son souci: « Je suis un peu ennuyé par cette histoire de fascisme. Cela n'a tellement aucun rapport et on a tellement de quoi être sûr, qu'une discussion sur ce mot est nécessairement sans intérêt; (hors de la période électorale). A Pontigny [illisible] avait dit que mes propos étaient absolument identiques à ceux qu'il avait entendus en Italie dans la période pré-fasciste. Mais il vient de m'écrire une lettre où il paraît revenir sur cette opinion » (*Corresp*. 1991: 88-89). Caillois rendra d'ailleurs la monnaie à Paulhan, et par deux fois. Dans la lettre du 13 novembre 1938, il écrit (toujours dans un post-scriptum): « P.-S. Savez-vous que les réfugiés allemands trouvent la dernière *NRF* très germanophobe et sont très déçus? Ils croient que vous avez voulu impressionner

[6] Que Bataille avait donnée au Collège le 6 juin 1939.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

Hitler » (*Corresp*. 1991: 103). Dans la lettre de [novembre 1938] qu'il écrit à Paulhan au sujet de l'article « Il ne faut pas compter sur nous » (qu'il aura lu en épreuves), Caillois continue sur le même ton: « J'ai beaucoup aimé votre article que m'a montré avant-hier Mme Paulhan. Non seulement votre position me paraît forte, mais votre style agressif et haché, votre implacable dialectique par dilemmes, se conjuguent très bien avec elle. Et aussi ce surcroît d'autorité qui vient d'une longue réserve précédente, dans un domaine où chacun est déjà tellement usé. On dira que vous êtes fasciste » (*Corresp*. 1991: 104).

On devine, à lire ces lignes, dont le thème reviendra pendant les années 1939-45 dans la correspondance Paulhan - Caillois, que le premier a dû à plus d'une reprise accuser Caillois de côtoyer de près, dans ses écrits, la pensée (pré-)fasciste.

Plus simple et plus direct, Paulhan informe régulièrement Caillois de ses sentiments de lecture. Sa stratégie consiste le plus souvent à combiner la critique avec les louanges (il n'y a que les louanges qui figurent toutes seules dans les lettres qu'il envoie). Le 8 février 1939, il écrit ainsi: « Mon cher ami, je me trouve un peu déçu par la *Hiérarchie des êtres*. Vraiment, la solution est trop simple, vieille comme le monde (c'est contre elle, je suppose, qu'ont été inventées les démocraties, etc.). Trop simple – je veux dire qu'il y passe (encore) trop peu de vous. Mais j'ai relu l'*ambiguïté* avec un plaisir immense. C'est d'une parfaite force et juste. Vous nous le laissez pour *Mesures*, n'est-ce pas? » (*Corresp*. 1991: 114).

Le 9 août 1938, il écrit: « Je suis franchement enchanté de votre *Corneille*. Ça devient très grave » (*Corresp*. 1991: 67). Le 23 octobre 1938, répondant au post-scriptum: « J'attends avec anxiété votre avis sur *L'aile froide* » (lettre de Caillois, écrite le 10 octobre), Paulhan écrit: « J'aime beaucoup l'*Aile froide.* Et ce que votre lyrisme a de concerté me semble lui donner plus de force, loin de lui en ôter. (Mais cela est sans fin, nous en parlerons encore) » (*Corresp*. 1991: 101).

L'appui de Paulhan à son jeune protégé est total. Paulhan envoie Caillois à Royaumont (Cf. lettre de Caillois, 12 juin 1938); lui propose de le recommander comme « professeur et ensuite directeur de l'I[nstitut] F[rançais] » (lettre de Paulhan, 7 juillet 1938); imagine « une sorte de conseil » à la *NRF* composé de Sartre, Petitjean et Caillois (lettre du 18 août 1938, *Corresp*. 1991: 89-90)[7]; lui propose de faire « le *Montesquieu* de la pléïade » (lettre de Paulhan, le 29 octobre 1938; *Corresp*. 1991: 101); lui suggère « un poste de lecteur à Helsinki » (Paulhan travaillait à l'époque à l'Office national des Universités et Ecoles françaises) dans une lettre du 20 avril 1939; il l'informe qu'il a reçu le Prix Palatial (8 juin 1939). Paulhan refuse cependant d'écrire une *Note* sur Caillois (lettre du 21 juin 1939).

L'épisode que j'ai intitulé *Les Collèges de Sociologie* est dominé par le malaise. Il s'étend du 26 juillet 1939 (lorsque Caillois, depuis quinze jours en Argentine[8], écrit à Paulhan) et le 1er mars 1945, lorsqu'il lui demande, comme d'habitude, son aide: « Pouvez-vous vous occuper un peu de moi? C.à.d. me faire revenir prendre mon poste dans l'enseignement, moi et ma femme (Yvette Billod),

[7] La réponse de Caillois ne tardera pas. Le 22 août 1938 il écrit à Paulhan: « Naturellement je serais très heureux que cette idée du conseil, avec Sartre et Petitjean, prît corps » (*Corresp*. 1991: 91).

[8] Sur l'épisode argentinien, voir Marina Galletti, « Du Collège de Sociologie aux *Debates sobre temas sociologicos* – Roger Caillois en Argentine », in (Jenny 1992 : 139–174).

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

ou mieux encore me faire appeler au Ministère des Affaires Etrangères où je pourrais sans doute rendre des services au département d'Amérique latine (depuis cinq ans que je suis une sorte de commis voyageur entre Rio, Santiago et Buenos Aires!) » (*Corresp*. 1991: 152). C'est Caillois qui a l'initiative cette fois (il envoie à Paulhan huit lettres écrites le 26 juillet, 16 septembre, 21 octobre, 1 novembre 16 décembre 1939; 9 et mars 1941; le 1er mars 1945), pour des raisons qui sont loin de se limiter à la plus grande facilité de transmettre des messages dont il dispose. Paulhan écrit à son tour six lettres (les 7 octobre et 25 novembre 1939; 13 avril et 15 mai 1940; 17 janvier et Noël 1941). Les années 1942-43 sont des années *séparées* pour les deux correspondants. Rien ne nous en est parvenu. Un bref mot envoyé par Paulhan en 1944 ne se rattache pas au Collège.

Dépassé et contredit par les événements, Caillois change de style. De concis et cyniquement sincère, abordant de front les présupposés (les siens, ceux de Paulhan, ceux des autres), son style se voile et, curieusement, se gonfle. Il essaie, gauchement, de faire avaler des présupposés tout neufs à Paulhan: celui de l'actualité et de l'utilité des analyses du Collège dans les circonstances autrement graves de la guerre (16 septembre 1939, *Corresp*. 1991: 119): « Il me semble que c'est le moment de faire servir les analyses du CS. Je m'occupe de rédiger une déclaration comme celle du CS sur la crise de septembre: condamnation de Hitler d'un point de vue *strictement sociologique*, abstraction faite de toute référence morale, sentimentale ou patriotique: un pur et simple diagnostique; considérer que le système hitlérien est un abcès dont il faut que l'Europe guérisse. Je me propose de faire signer cela par des écrivains, ayant en dehors ou en plus de leur talent, une autorité morale et intellectuelle reconnue et agissante (type Maritain). Victoria Ocampo est d'accord avec ce projet et elle veut bien écrire pour persuader ceux de ses amis dont la signature serait la plus désirable: Huxley, Waldo Frank et Tagore en premier lieu. J'écris à [Jean] Marx sur le même sujet » (*Corresp*. 1991: 120).

Puisant dans la distance qui s'était encore élargie entre Paulhan et Bataille, Caillois en vient à suggérer, dans la même lettre et un peu trop rapidement que, si cette déclaration du Collège de Sociologie déplait à son co-directeur, il la fera sans lui (*Corresp*. 1991: 120).

La réplique de Paulhan est grave et narquoise à la fois. Il commence par suggérer Gide et Valéry comme signataires éventuels de la déclaration et brusquement, avec une candeur jouée, se ravise: « Mais que dira le manifeste exactement? Je vois bien sur quels points (au demeurant Bataille[9] l'a assez bien marqué) l'hitlérisme peut s'accorder avec les thèses du Collège de Sociologie. Quand ce ne serait que par ce pouvoir accordé à ceux qui s'en sentent dignes. Je vois moins clairement ce qui vous donne le droit de le traiter 'd'abcès à vider'. Entre les causes des démocraties libérales et celles du fascisme communiste, Nietzsche, je le crains, aurait choisi (avec aigreur) le fascisme, etc. Mais j'attends votre déclaration » (*Corresp*. 1991: 121).

[9] Paulhan renvoie ici à Caillois les arguments indirects (par lesquels on attribue rhétoriquement au pauvre Bataille les thèses, idées, intentions contre lesquels on argumente) que celui-ci avait formulés dans sa lettre.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

Caillois fait la sourde oreille. Il essaie d'avoir comme signataire Thomas Mann ou E. Erich Noth et présente cette fois à Paulhan la déclaration comme émanant « d'une sorte de section du C[ollège] de S[ociologie], formée des mêmes gens qu'à Paris: professeurs de philosophie, écrivains et disciples de Maritain. Je suis du reste un peu alarmé de la sociologie qu'ils entreprennent: car cela tourne tout doucement à la formation d'un impérialisme argentin fort cohérent et ambitieux » (11 nov. 1939, *Corresp*. 1991: 125).

Les louanges bifides de Paulhan ne se feront pas attendre. La déclaration d'abord: « Je la trouve juste et nette. Je la trouve aussi (à tout vous dire) un peu longue, et un peu insistante parfois quand la chose allait de soi » (25 nov. 1939, *Corresp*. 1991: 127). Et, plus loin: « Bataille semblait trouver à la fois que votre déclar[at]ion était juste et que cette justice ne l'intéressait pas beaucoup. Bien entendu, les réserves (plus haut) sont relatives au fait que l'article est de vous qui êtes en général plus nerveux et moins sage » (25 novembre 1939, *Corresp*. 1991: 127). Bataille avait en fait lui aussi perçu et exprimé ce changement de cap. Dans une lettre à Caillois du 13 novembre 1939, parlant de la « Nature de l'hitlérisme », il écrivait: « Votre texte m'a étonné. Je vois mal à quoi il se rattache » (*Corresp*. 1991: p. 133, note 1 à la lettre 91). Il parlera sous peu, à propos du Collège, de **Sphinx** sociologique.

Caillois continue dans la veine des platitudes défensives. Il envoie à Paulhan « La nature de l'hitlérisme », « qui est comme la déclaration du C[ollège] de S[ociologie] sur la guerre actuelle » (21 octobre 1939, *Corresp*. 1991: 122) et dont il décrit béatement le succès auprès des autorités françaises: « J'en suis d'autant plus heureux que je craignais un peu qu'un point de vue si exclusivement clinique (au-dessus de la mêlée 1939, mais y prenant néanmoins parti, et sans réticences) déplaise aux autorités françaises. Pouvez-vous y faire une place dans la *NRF*. En tout cas, lisez-la attentivement et envoyez-moi votre avis ».

Dans sa réponse à une lettre de Paulhan qui ne s'est pas conservée, Caillois modifie à nouveau, sans crier gare, les présupposés de son approche antérieure: « Je pense que vous avez vu par mon article comme je pouvais me décider contre l'hitlérisme: c'est que le racisme ne laisse pas le choix d'être avec lui. L'hitlérisme est un idéal qui ne permet pas qu'on y adhère. Il faut la grâce, et celle-ci n'est pas la récompense de la vertu, mais une donnée de la naissance. Là est le seul parti pris de mon texte: le choix contre la donnée, l'affinité élective contre la pression, le mérite contre l'irrémédiable. C'est le point de vue du C[ollège] de S[ociologie], celui de Bataille comme le mien. C'est aussi, j'imagine, celui de Nietzsche (regardez les pages « nous autres, sans patrie... ») et en tout cas, celui d'Ignace. Cela n'implique nullement la glorification du libéralisme, tout au plus celle de l'universalisme (les hommes *naissent* égaux en droit – mais ne le demeurent pas). Ce qui me choque dans la sélection des élites, telle que la propose W. Darré par exemple, c'est q'il prend l'hérédité raciale comme premier critérium… plutôt la stérilisation, pour trancher la question » (11 nov. 1939, *Corresp*. 1991: 124–125). Ce faisant, Caillois semble oublier cependant un présupposé qu'il partage avec Paulhan et qu'il a indirectement exploité dans le mythe implicite, reconduit de texte en texte, de la « mante religieuse ». Car, pour écrire à la *NRF* et, en général, pour pratiquer la littérature, il faut aussi la grâce et celle-ci n'est pas une récompense du mérite, mais

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

une donnée biologique: le sexe masculin, la virilité. L'affinité élective joue seulement à l'intérieur du groupe masculin (ou assimilé à la virilité) de la société. Sans l'avoir rendu explicite, des penseurs de la force et de l'astuce dialectique de Paulhan et Caillois ne pouvaient l'ignorer.

Dans une lettre du 16 décembre 1939 Caillois devient même pompeux et ingrat, multipliant au gré des bénéfices qu'il pourrait en tirer, les Collèges de Sociologie imaginables: « De toute part je me sens incliné et par ma propre pensée aussi bien (j'ai l'impression que ceci est un hispanisme) à faire confiance à la voie esquissée par le C[ollège de] S[ociologie]. Dans un prochain article de la *Nación*, je compte montrer comment la force du nazisme est venue du saint effroi qu'il osait assumer, à la suite de Jünger, Salomon, Nietzsche, etc., de sorte que s'il ne représentait pas une décadence, il ne resterait comme moyen de le combattre, que d'user d'une horreur plus grande (car la stratégie en mystique n'est pas d'équilibre ni d'érosion, mais de surenchère) » (16 décembre 1939, *Corresp*. 1991: 129).

La réponse de Paulhan date du 13 avril 1940: « Mon cher ami, ne m'accusez pas [de] trop d'inertie. Le fait est que personne ne s'est montré tout à fait disposé à signer le manifeste: soit qu'on le jugeât évident, soit qu'on le soupçonnât, sous cette évidence, [de] je ne sais quels pièges. Puis il y a chez les intellectuels, dans cette guerre, je ne sais quelle crainte des justifications (dont les intellectuels de l'autre guerre ont sans doute abusé), je ne sais quel besoin *d'autre chose* que de justifications. Mais que devenez-vous, comment allez-vous, êtes-vous tout à fait remis? » (*Corresp*. 1991: 137).

Il y a en fait une étrange équivalence qui se dessine entre le « ce faux Collège de Sociologie » qui est représenté, pour Paulhan, par le groupe Moré, Pelorson, Queneau, Benda (et auquel s'opposent Gide et Wahl) resté en France et le « une sorte de Colège » de Caillois, regroupant Petitjean et Cazaux et improvisant un nouveau Collège de Sociologie: « J'ai réuni pour ce numéro[10] une partie française: elle comprend en plus de mon article celui d'un de mes amis actuellement mobilisé (Jean Cazaux) sur la psychose de guerre en France, et celui de Petitjean publié dans *Europe* (sa conférence). Je n'ai pu lui écrire pour obtenir son autorisation » (*Corresp*. 1991: 123, 21 oct. 1939).

Le 13 mai 1941, Caillois annonce à Paulhan la création d'un supplément trimestriel à *Sur* – il s'agit des *Cahiers du Sud* – permettant « d'éviter que les écrivains restés en France puissent être inquiétés pour y collaborer » (*Corresp*. 1991: 145). La description des visées, plutôt modestes[11], reflète le poids de l'occupation et de l'exil:

> Je trouve assez important qu'il existe une revue pareille: elle s'adresse naturellement aux lecteurs amériains de revues françaises. Mais, dans mon esprit, elle est surtout faite pour permettre aux écrivains français de s'exprimer à la fois comme ils veulent et dans leur langue (et pour ne pas déshabituer les gens de se tenir au courant de la vie intellectuelle française). La revue contiendra également un bulletin d'information sur les activités des écrivains français (*Corresp*. 1991: 145).

[10] Il s'agit du numéro *La Guerra* publié par la revue « Sur »).

[11] Elles riment, d'ailleurs, avec « l'étude sur le roman policier persécuté par Vichy » que Caillois annonce dans sa lettre du 19 mars 1941 et qui a dû, elle aussi contraster plutôt fortement avec les soucis de Jean Paulhan et, en général, des écrivains français à l'époque.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

Ayant lu un fascicule, Paulhan réagira implacablement, rappelant à son correspondant la brutalité réelle des faits et suggérant implicitement que celle-ci crée des besoins (intellectuels) que les *Cahiers* sont loin de remplir, ne fût-ce qu'en partie. Il évoque laconiquement « ces Cahiers d'ailleurs, à part vous, assez lamentables: poussant la prudence plus loin qu'il ne serait nécessaire » et enchaîne sans ménagements: « Savez-vous que Guastalla[12] s'est suicidé le même jour que le Prof. Bloch de Paris? » (Noël 1941, *Corresp*. 1991: 146–147).

L'échange de lettres entre les deux correspondants est d'ailleurs de plus en plus limité. Il se réduit le plus souvent à demander respectivement fournir des nouvelles sur ce qui se passe en France (notamment sur les anciens membres du Collège de Sociologie). Caillois pose des questions (« Que deviennent Bataille et Leiris » – 19 mars 1941, « Je voudrais des nouvelles de Petitjean, Bataille, Leiris » – 13 mai 1941), Paulhan répond: « Petitjean, démissionnaire de Vichy, vient de rentrer à Paris » (17 janvier 1941, p. 142), « Petitjean mystérieux, faisant (dans ses écrits) toutes les concessions apparentes […] – G. Bat[aille] peu expansif, retranché dans l'érotisme et la mystique. M. Lei[ris] violent, intense, furieux. – Mais le Collège est loin, que faites-vous? » (Noël 1941, *Corresp*. 1991: 146–147).

En 1944 et 1945, Caillois exprime dans ses lettres surtout son désir de rentrer en France, essayant de faire comprendre à Paulhan les raisons du retard avec lequel il s'efforce de le réaliser:

> Voudrais revenir. Essayez de l'obtenir en vous adressant à G. Bidault[13], grand ami à moi (automne 1944, *Corresp*. 1991: 149).
>
> Je ne sais rien d'autre[14] de vous et voudrais savoir davantage. Je voudrais rentrer, j'ai d'ailleurs toujours voulu le faire, mais certaines conférences faites fin 40 à Montevideo m'ont fait mettre sur la liste noire allemande (la légation a même fait une réclamation), de sorte que j'ai dû renoncer à revenir. Et maintenant, c'est presque aussi difficile, car il faut un ordre de mission et on a tendance à maintenir sur place les professeurs. Pouvez-vous vous occuper un peu de moi? (1er mars 1945, *Corresp*. 1991: 151).

On sent derrière les justifications ou les affirmations bien pensantes (du type « Il ne faut pas laisser la culture française disparaître de ce continent », 1er mars 1945, *Corresp*. 1991: 152) le malaise de Caillois. Les deux correspondants sont loin, en ce moment, du ton alerte et acéré de leurs échanges coutumiers.

Des *Codas*, la première, centrée sur *La France Libre*, se compose de neuf lettres, desquelles cinq sont dues à Caillois (celles du 15 août, 31 août, 8 septembre, 25 septembre et 27 novembre 1945) et quatre à Paulhan (celles du 26 août, 3 septembre, 23 septembre et 29 novembre 1945).

Après les deux lettres de retrouvailles, Caillois marque à son tour ses distances par rapport au Collège de Sociologie, en écho voulu avec le « mais le Collège est loin » de Paulhan (Noël 1941, *Corresp*. 1991: 147). Il écrit à celui-ci:

[12] Membre du Collège de Sociologie.

[13] Ancien professeur de Caillois au lycée de Reims, G. Bidault était à l'époque ministre des Affaires Étrangères de la IVe République.

[14] Mise à part la lecture des *Sept jours au secret* et de l'article « La peinture moderne et le secret mal gardé » récemment publiés par Paulhan.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

> Non, je n'ai pas revu Petitjean, ni Bataille, ni Leiris ni personne, et n'ai pas envie de les revoir en ce moment du moins, c'est-à-dire jusqu'à ce que je sois un peu plus acclimaté. Ces six ans m'ont beaucoup changé, et surtout beaucoup approché de la littérature, hélas, plus particulièrement de la littérature académique. Renégat de la terreur, il s'en faut de peu que je ne passe à la rhétorique, et avec non moins de nuances. Les nuances, vous le savez, ne sont pas mon fort (31 août 1945, *Corresp*. 1991: 154).

On sent l'isolement ainsi qu'un certain découragement. Caillois est en train de chercher sa voie et cherche à se rapprocher de Paulhan. L'idée que, pour un écrivain, c'est la littérature qui représente la possibilité d'action la plus évidente et la plus forte avait toujours été chère à Paulhan et Caillois suggérait qu'il s'y était rallié. De plus, le rapide « renégat de la terreur » n'était pas sans rappeler à Paulhan les tous débuts de leur relation et rappelait allusivement une autre acceptation par Caillois de la vision de Paulhan, qui s'était référé au surréalisme comme à « la terreur dans les Lettres » dans le sous-titre des *Fleurs de Tarbes.*

La période est dominée par les essais de réinsertion rapide dans la mouvance intellectuelle parisienne chez Caillois et par des reculs prudents de Paulhan, qui préfère reprendre la relation à petits pas.

Une première proposition de Caillois est celle de fondre dans les *Cahiers de la Pléiade*, que Paulhan est en train de mettre sur pied, les *Lettres Françaises* qu'il avait publiées à l'étranger:

> J'avais, d'autre part envie de continuer ici la revue, homonyme de la vôtre, que j'ai fait paraître en Amérique, où elle a une position tout de même précieuse (et unique par la force des choses). En avez-vous vu des numéros? Elle était tout intellectuelle, et fort critique, fort libre aussi. On y parlait fort peu de la poésie de la Résistance ou alors en mal et pas du tout de l'existentialisme. On y soignait beaucoup la forme.
>
> Comme vous voyez, elle était d'un tout autre genre que celles qui fleurissent actuellement. Confiant que quelques-uns de ses caractères ne vous déplairaient pas, l'imaginant du moins, j'avais l'ambition de faire quelque chose avec vous dans le même sens. Gallimard m'a dit que vous prépariez des *Cahiers de la Pléiade.* Je m'en réjouis et peut-être pourriez-vous envisager d'y fondre *Lettres Françaises*. J'essaierai du moins de vous convaincre, car une continuité est nécessaire. (Je me place en ce moment au point de vue de la situation à l'étranger) (31 août 1945, *Corresp*. 1991: 154).

Malgré l'indirection (que suggère l'emploi de l'imparfait lorsqu'il s'agit des désirs et plans de Caillois: « J'avais… envie de continuer ici la revue » etc.), les atténuations modestes (« elle a une position *tout de même* précieuse (et unique *par la force des choses*) »), la banalité des qualifications (« Elle était *tout intellectuelle* et *fort critique*, *fort libre* aussi »), la quête par trop appuyée d'une entente (que trahissent les passages se référant à la *poésie de la Résistance* et à *l'existentialisme*), les « *peut-être pourriez-vous envisager* » et les « *j'essaierai du moins de vous convaincre* », ou peut-être justement à cause de ce que tout ceci permet d'entrevoir, la proposition n'aura pas de succès. La réaction de Paulhan est en effet pour le moins ambigüe. Il ajourne d'une semaine la rencontre dont Caillois lui avait présenté le thème majeur de discussion, reporte vaguement la coopération envisagée

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

(« J'aimerais bien que nous dirigions ensemble quelque revue », 3 septembre 1945, *Corresp*. 1991: 155) et semble lui donner en quelque sorte la clef de sa circonspection en évoquant les difficultés du moment: « Il y a (en critique surtout) une curieuse lâcheté générale à laquelle on peut trouver cent raisons sympathiques » (*Corresp*. 1991: 155).

La période est dominée épistolairement par le contraste entre ce qu'on pourrait appeler l'*activisme* de Caillois et l'*immobilisme* (relatif, car il est par ailleurs intensément impliqué dans d'autres projets) de Paulhan. Comme Caillois s'occupe « à titre intérimaire » de la revue « La France Libre », il va demander à Paulhan un texte pour celle-ci, au départ avec l'ancienne désinvolture, par la suite et de plus en plus avec une insistance derrière laquelle pointent l'angoisse et la solitude:

> P.S. Je m'occupe en ce moment (à titre intérimaire) de la *France Libre.* N'avez-vous [pas] un texte que vous voudriez publier là? Ils en seraient enchantés. Si oui, envoyez-le-moi d'urgence, voulez-vous? Merci (1er mars 1945, *Corresp*. 1991: 155).
>
> P.S. Vous ne dites rien au sujet de l'article dans *La France Libre*. Laissez-moi insister amicalement. Un texte de vous conviendrait le plus pour inaugurer la série française[15] (8 septembre 1945, *Corresp*. 1991: 156).
>
> Pouvez-vous me donner l'adresse de Noël Devaulx et d'Edith Boissonas? Je voudrais leur demander des textes pour *La France Libre.* De votre côté, avez-vous pensé à donner quelque chose pour inaugurer la série française? (21 septembre 1945, *Corresp*. 1991: 158).
>
> Et vous, ne nous donnerez-vous rien? Et quand serez-vous de nouveau visible? (27 novembre 1945, *Corresp*. 1991: 159).

Paulhan élude l'invitation (tout en communiquant l'adresse de Devaulx et de Boissonas) et continue à espacer les rencontres, à tel point que, lorsqu'il essaie de s'assurer qu'un texte proposé aux *Cahiers de la Pléiade* par Caillois n'avait pas été publié ailleurs, ce dernier n'arrive plus à cacher ses doutes:

> Prenez aussi pour vos *Cahiers* les *Excès*[16]. Ils sont inédits sauf quelques pages que j'ai introduites dans une étude intitulée *Evolution exemplaire de la littérature française contemporaine* et qui figure dans un recueil collectif tiré en Argentine à 2 000 exemplaires pour accompagner une exposition roulante. Mais ceci, je veux dire cet emprunt partiel, n'est pas parvenu sur ces bords. Je me demande d'où vous vient votre excès de mémoire (25 septembre 1945, *Corresp*. 1991: 157).

C'est à partir de ce moment que la correspondance va vraiment reprendre. Caillois abandonne ses complexes d'*outsider* et marque l'étonnement que lui provoquent la littérature « engagée » ainsi que la position, qu'il n'arrive pas à se préciser, de Paulhan:

[15] « La France Libre » avait été publiée à Londres à partir du 15 novembre 1940 par André Labarthe (avec, comme rédacteur jusqu'en 1944 Raymond Aron/ René Avord). Après la guerre, la « série française » paraîtra à Paris jusqu'en 1947 et Roger Caillois en sera le chroniqueur régulier.

[16] Il s'agit de l'article « Des excès de la littérature », qui sera publié dans « Les Cahiers de la Pléiade » 1 (avril 1946).

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

> P.S. Je lis scrupuleusement *Les Temps modernes*. On y défend, à l'ombre de votre nom[17], d'étranges doctrines sur le destin des Lettres. Mais vos voies sont impénétrables (27 novembre 1945, *Corresp*. 1991: 159).

La réponse de Pauilhan sera cette fois sans équivoque et la solidarité retrouvée dont elle témoigne redonnera à la correspondance, petit à petit, sa pleine authenticité:

> Je suppose que J.-P. S[artre] s'est dit: « engageons les écrivains à devenir journalistes, tant mieux pour ceux qui ne pourront pas ». C'est un astucieux.
> Évidemment, nous sommes (vous et moi) de l'autre côté de la barricade.
> Merleau-Ponty me paraît très bien (29 novembre 1945, *Corresp*. 1991: 159).

Cette lutte souteraine aura été menée, de part et d'autre, surtout dans les post-scriptum.

Le moment 9 (la deuxième *Coda*) est compris entre le 2 février 1946 et le 17 octobre 1947. Il porte sur le débat consacré au patriotisme à l'époque et comprend six lettres de Paulhan (2 février et 10 février 1946; début août, 10 août, 21 août et 17 octobre 1947) et trois lettres de Caillois (9 février 1946, 13 août et 30 août 1947). Des deux correspondants, c'est Paulhan cette fois qui sera le plus exposé – et donc le plus vulnérable.

L'épisode s'ouvre cependant sur une tentative explicite de rétablir la relation amicale d'avant-guerre, due à Caillois:

> Est-il possible de vous voir et de parler avec vous tranquillement et un peu longuement? J'en aurais bien besoin. Je quitte désolé chaque mardi la NRF de vous avoir entrevu seulement, au point que j'ai même imaginé que vous m'évitiez. Je sais que c'est pure sottise et vous le dis seulement pour vous montrer à quel point je désire avoir l'occasion de vous voir plus à loisir. Cela me ferait du bien (9 février 1946, *Corresp*. 1991: 164).

La rencontre semble avoir eu lieu. À partir de la lettre du 10 février 1946, Paulhan remplacera la formule d'attaque « Mon cher ami » par « Mon cher Roger », qu'il maintiendra désormais presque régulièrement. Caillois réciproquera par « Mon cher Jean ». La correspondance sera enfin à nouveau libre de soucis et de doutes autres que ceux de l'exactitude et de la justesse des propos.

C'est l'époque de la querelle de Jean Paulhan avec les membres du Conseil National des Écrivains (C.N.E.) qui avaient jeté dès 1944 l'interdit sur les écrivains fascistes, pétainistes, voire anticommunistes. Les réactions de Paulhan (qui préface en 1947 le volume *La patrie se fait tous les jours. Anthologie des écrits de la Résistance*[18]) prennent la forme de lettres ronéotypées et d'articles qui seront reproduits en 1948 dans le volume *De la paille et du grain*[19]. Il parle dans ses lettres à Caillois de « la contradiction qu'il y a entre la responsabilité intellectuelle (d'autrui) que l'on exagère, et la sienne propre (que l'on oublie) » (début août 1947, *Corresp.*, p. 170) et reprend, un peu plus tard:

[17] Paulhan ètait alors au comité directeur des « Temps Modernes » (fondés par Jean-Paul Sartre et Raymond Aron).

[18] Paris, Éditions de Minuit.

[19] Paris, Gallimard.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

> […] c'est *au moment où le C.N.E. reconnaît avec le plus de force la responsabilité de l'intellectuel qu'il refuse de voir sa propre responsabilité*.
>
> D'où la conclusion (qui vient dans la V^e^ lettre): le C.N.E., s'il réagit sur la question de la patrie si confusément mais si violemment, par toutes sortes de mensonges, erreurs et faux – exactement par n'importe quoi – c'est que c'est là que le bât blesse. Il n'est pas si converti à la patrie qu'il le disait, etc. (10 août 1947, *Corresp*. 1991: 171).

Dans sa réponse, Caillois insiste avec une fermeté retrouvée sur le désaccord entre les exigences de Paulhan et la forme, pour le moins indirecte, dans laquelle celui-ci a choisi de les formuler:

> Je doute d'ailleurs de plus en plus qu'en cela vous ayez raison. Vous voulez les contraindre à la bonne foi. Mais ils sont partisans. Peut-on être à la fois partisan (ou faire de la politique) et être de bonne foi? Vous demandez l'impossible, et d'une manière où vous n'êtes pas – visiblement – de bonne foi dans la forme: ce qu'ils vous reprochent. C'est pourquoi je vous disais qu'il n'y avait d'autre attitude que d'appeler sans détour un chat un chat.
>
> Mais votre texte des *Cahiers* est très savoureux (13 août 1947, *Corresp*. 1991: 172).

Dans sa réponse, une semaine plus tard, Paulhan reconnaît le bien-fondé des remarques de son ami:

> D'ailleurs votre remarque était très juste. Ce dont je n'ai pas assez tenu compte, c'est que le caractère *sensationnel* (d'une citation, par exemple) peut fausser le sens logique d'une démarche (21 août 1947, *Corresp*. 1991: 173).

Et après avoir signé, dans le *coda* de sa lettre – qui est souvent, comme nous l'avons montré, la partie la plus audacieuse de son contenu, aussi bien chez Paulhan que chez Caillois –, Paulhan ajoute, apaisé:

> Enfin, je vous soumettrai ma dernière lettre. Je tâche simplement de les rendre cohérentes, et par le biais – mettons de l'ingénuité – de pousser un peu plus loin le parallélisme littérature–patrie, que j'esquisse dans la *Paille.*
>
> (Dans la Résistance, nos amis communistes nous appellent « les innocents ». Va pour l'innocence.)
>
> Vous me dites « vous voulez les contraindre à la bonne foi ». Mais non, je me fiche pas mal de les contraindre: je poursuis un problème (comment penser la patrie?) où ils me servent (21 août 1947, *Corresp*. 1991: 175).

La polémique dans laquelle il semble s'être engagé correspondrait, en fait, à une maïeutique personnelle: elle ne ferait que dynamiser une réflexion sur la patrie et le patriotisme que Paulhan aurait, de toute façon, poursuivie, qui est, en fait, l'un des problèmes ardus que pose aux intellectuels le moment historique de l'après-guerre.

Caillois poursuit et aprofondit sa critique: non seulement, il ne voit pas de gain intellectuel dans un débat qui oppose les dictats de la pensée partisane (« engagée ») aux méandres de la pensée « libre » (et c'est là, à nouveau, l'un des grands problèmes de l'après-guerre), mais l'idée même d'un « patriotisme de l'écrivain » ne l'attire que trop peu:

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

> Je ne vois guère comment les communistes peuvent vous aider à penser la notion de patrie, ni où ils vous servent en cette recherche. Ou faudra-t-il enlever à cette idée tout support territorial? Pour moi, je n'en suis que trop partisan, mais ce n'est guère viable.
>
> Je ne vois pas ce qu'un écrivain doit à sa patrie (comme écrivain, non comme citoyen). Il ne doit qu'à sa langue. Pour le reste, il ne doit rien, selon moi, à aucun groupe fermé. Là-dessus, je suis très près de Benda (ancien style). Mais il doit tout à cette *Cité des Fous* qu'évoque Sartre dans son dernier article, et qui est à peu près ce que j'ai tenté de définir dans *Sisyphe* (30 août 1947, *Corresp*. 1991: 175).

Dans la foulée du Collège de Sociologie, « l'ordre des écrivants » se voit attribuer des obligations d'un autre type que celles qui incombent au citoyen. Caillois, qui a traversé les années de la guerre à l'étranger, loin de la douleur, les tensions et les confusions locales, ne conçoit pas qu'on puisse entrer dans l'arène au sujet du débat « littérature et patrie ». On sent déjà, dans ce qu'il écrit, que l'orientation de celui qui sera nommé, en juillet 1948, au « Bureau international des Idées » de l'UNESCO et qui fondera, en 1952, en tant qu'organe du Conseil International de la Philosophie et des Sciences, la revue *Diogène*, s'est cristallisée, qu'il a, de fait, retrouvé sa voie propre dans le tumulte politique se calmant peu à peu de l'après-guerre.

C'est pourquoi, la dernière remarque épistolaire de Paulhan concernant le patriotisme nous apparaît sceller le débat et représenter un éventuel compromis plutôt que l'entente[20] entre les deux correspondants à ce sujet. Elle apparaît, de nouveau, en « position sensible », après la signature, dans la portion post-finale de la lettre en question:

> Il me semble que le patriotisme est une *donnée* – d'ailleurs assez bizarre. Bien sûr que la réflexion peut dans la suite y intervenir, le diriger. Mais il fait partie de sa donnée brute (si je puis dire) qu'elle admette à la fois, et comme ne faisant qu'un, ce corps et cet esprit d'un pays.

Nous arrivons ainsi à l'épisode 10 et dernier (la troisième *Coda*) qui démare et en fait culmine par la lettre bilan du 21 juillet 1951 dont nous avons cité un passage au début de ce texte. Les *Quatre Essais de sociologie contemporaine* sont passionants, somme toute le Collège de Sociologie a tenu le coup et les deux correspondants, une fois heureusement conclue cette saison intellectuelle, s'achemineront, encore ensemble, vers d'autres horizons. Car, épiloguera bientôt Caillois à propos de la « NRF ressuscitée »: « Il doit être dangereux de ne pas faire la même chose et non moins dangereux de se répéter. Cela doit poser d'inépuisables problèmes » (4 juillet 1952, p. 204). Contrairement à la NRF, le temps du Collège était dûment passé et il n'y aura plus de références à son sujet dans les onze années à venir de la correspondance entre Roger Caillois et Jean Paulhan.

[20] Comme le suggèrent, dans la note 2 à cette lettre, les éditeurs de la *Correspondance Jean Paulhan–Roger Caillois 1934–1967* (*Corresp*. 1991: 180), en se référant à l'appui, aux *Notes pour un portrait sincère* publiées par Caillois dans la *NRF* en mai 1969.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)

Ouvrages cités

Caillois, Roger, *Procès intellectuel de l'art*, Marseille, Les Cahiers du Sud, 1935.
Caillois, Roger, *Quatre Essais de Sociologie contemporaine*, Paris, Editions O. Perrin, 1951.
Caillois, Roger, *Rencontres*, Paris, PUF, 1978.
Corresp. 1991: *Correspondance Jean Paulhan - Roger Caillois 1934–1967*, édition établie et annotée par O. Felgine et Claude-Pierre Perez avec le concours de Jacqueline Paulhan, préface de L. Jenny, Société des Lecteurs de Jean Paulhan, « Cahiers » no 6, Paris, Gallimard.
Dubois, Jean, *L'institution de la littérature. Introduction à une sociologie*, Paris, Fernand Nathan / Editions Labor, 1978.
Jenny, Laurent (dir.), *Roger Caillois, la pensée aventurée*, Paris, Editions Belin, 1992.
L'esprit NRF 1908–1940, édition établie et présentée par P. Hebey, Paris, Gallimard, 1941.
Parkhurst Clark, Priscilla, *Literary France. The Making of a Culture*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 1987.
Paulhan, Jean, *Les fleurs de Tarbes ou La terreur dans les Lettres*, Paris, Gallimard, 1941.
The College of Sociology (1937–39), edited by D. Hollier, translated by B. Wing, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1988.

Caillois, Paulhan and the "Collège de Sociologie", or the Hollow, the Dull and the Sphinx

The author analyzes the correspondence, centered on the "Collège de Sociologie", between Roger Caillois and Jean Paulhan during 1935-1951 and distinguishes between an epistolary *Prologue*, two main sections entitled respectively *Le Collège de Sociologie* and *Les Collèges de Sociologie* and dealing with the Parisian avantgarde movement and later on with both the Collège in Paris and the one in Latin America, where Caillois found himself during WWII, as well as three epistolary *Codas*. The examination of the letters demonstrates that Paulhan initiated the six episodes composing the *Prologue* and the *Collège* parts, while Caillois was the initiator of the four episodes composing the *Collèges* part and the *Codas*. The terms "hollow" ('creux') and "dull" ('terne') correspond to the abrupt ways in which Caillois and Paulhan defined themselves to each other in their letters, while it was Bataille who characterized the Collège de Sociologie as a "Sphinx" .

Brown University
S.U.A.

BDD-A848 © 2008 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.90 (2026-11-13 14:29:56 UTC)